

... Il y a là, devant la case, un vieil homme qui ne sait rien de « poésie », et dont la voix seule s'oppose. Les cheveux gris sur la tête noire, il porte dans la mêlée de terres, dans les deux histoires, pays d'avant et pays-ci, le pur et rétif pouvoir d'une racine. Il dure, il piète dans la frèche qui ne procure. (À lui les profonds, les possibles de la voix !) J'ai vu ses yeux, j'ai vu ses yeux égarés chercher l'espace du monde.

*Songe immobile des os,
de ce qui a été, n'est plus,
et qui pourtant persiste en l'assise d'un éveil.*

Toucher,
feuille I

Du temps de l'esclavage dans les isles-à-sucre, il y eut un vieux-nègre sans histoires ni gros-saut, ni manières à spectacle. Il était amateur de silence, goûteur de solitude. C'était un minéral de patiences immobiles. Un inépuisable bambou. On le disait rugueux telle une terre du Sud ou comme l'écorce d'un arbre qui a passé mille ans. Pourtant, la Parole laisse entendre qu'il s'enflamma soudain d'un bel boucan de vie.

Les histoires d'esclavage ne nous passionnent guère. Peu de littérature se tient à ce propos. Pourtant, ici, terres amères des sucres, nous nous sentons submergés par ce noeud de mémoires qui nous âcre d'oublis et de présences hurlantes. À chaque fois, quand elle veut se construire,

notre parole se tourne de ce côté-là, comme dans l'axe d'une source dont le jaillissement encore irrésolu manque à cette soif qui nous habite, irrémédiable. Ainsi, m'est parvenue l'histoire de cet esclave vieil homme. Une histoire à grands sillons d'histoires variantes, en chants de langue créole, en jeux de langue française. Seules de proliférantes mémoires pouraient en suivre les emmêlements. Ici, soucieux de ma parole, je ne saurais aller qu'en un rythme léger flottant sur leurs musiques.

Au démarrage de cette histoire, chacun sait que cet esclave vieil homme va bientôt mourir. Cette conviction ne se fonde sur aucune évidence. Il dispose encore de la vigueur, et donne l'impression d'un minéral indestructible, de quelque chose de djok. Ses yeux ne sont ni brillants ni éteints mais denses comme certains marigots où la foudre est tombée. Sa parole se conserve plus rare (et de sens autant inaccessible) qu'un écho de falaise. Il soumet sa case aux propriétés maniaques des anciennes personnes, et son jardin de survie, raclé dessous les bois, donne l'exemple bel d'une lutte contre la famine. Donc, rien. Rien n'annonce sa fin proche sinon cet âge incalculable que les plus séculaires registres d'Habitation ne sauraient garantir. Les gens les plus ridés n'ont pas souvenir du jour de sa naissance, et personne d'encore vivant n'a

goûté aux bombes de son baptême ; de ce fait, il est dans l'obscur admis de tous que son quart-d'heure de vie (ce peu donné sur terre) a déroulé le dernier bout.

L'Habitation se situe dans le nord du pays, entre le flanc d'une montagne-volcan et les bois très épais — bois de ravines sombres hérissées des ruines d'une époque oubliée, bois d'eaux symphoniques dans l'entrelacs des roches, bois d'arbres chanteurs, peuplés de diablasses opalines que les contes de veillées ameurent dans le cercle des peurs. Les champs de cannes-à-sucre cernent l'Habitation, puis s'en vont velouter la houle des mornes bossus. En haut, ils s'estompent dans la brume des hauteurs avec un miroitement de métal en fusion. En bas, ils s'achèvent sans grâce contre la muraille des bois, dans un grouillis de paille boueuse.

L'Habitation possède cent soixante-sept esclaves, femmes et marmailles compris. Deux commandeurs mulâtres y régissent les travaux quotidiens. Elle est propriété d'un Maître-béké dont le patronyme vibre d'une particule. Ce dernier revêt sa toute-puissance d'un lin blanc et d'un casque toilé qui lui confère l'allure de quelque conquistador tombé d'un pli du temps. Il mène ses inspections du haut d'un alezan d'Arabie que des naufragés polonais, soucieux d'un bout

de terre où ancrer leur exil, lui ont offert en échange d'une rocaïlle. Son épouse et ses quatre enfants vivent dans les senteurs d'acajou de la Grand-case, à l'ombre de ses colères imprévisibles. Ses garçons sont blêmes et criards ; sa fille fait pousser de longs cheveux de miel et bat de la paupière sur des pupilles trop fixes ; et sa Dame donne du prix à son aphone mélancolie en s'égayant de temps à autre d'un vieux rire dramatique. Durant son peu de temps libre, et à l'issue de ses vèpres du dimanche, le Béké mignonne un molosse redoutable destiné à traquer les foubins qui fuient les servitudes. Nul, jusqu'alors, n'a pu déjouer l'effrayante traque de l'animal. Le Maître l'adore sans doute à cause de cela. Il n'a d'embellie de sourire qu'à l'intention de ce fauve. Et quand, sur sa véranda, il gratte d'une mandoline nacrée, le molosse soupire comme une amante orientale. Les esclaves de la région et ceux de son domaine, d'aussi loin qu'ils puissent être, s'abandonnent aux chairs de poule en percevant cette mélodie salope.

L'Habitation est petite, mais chaque maille de ses mémoires se perd dans les cendres du temps. La dent des chaînes. Le rouache du fouet. La déchirée des cris. Morts explosives. Famines. Massacrantes fatigues. Exils. Déportations de peuples différents forcés de vivre ensemble sans

dehumanisation

les morales et les lois du Vieux-monde. Tout cela brouille très vite, pour ces personnes rassemblées-là, l'oscillation des souvenirs et le sonar des songes. Ne subsiste, dans leurs chairs, leur esprit, qu'un calalou de temps croupis (sans rythmes d'horloge) et de mémoires décomposées.

Depuis l'arrivée des colons, cette île s'est muée en un magma de terre de feu d'eau et de vents agité par la soif des épices. Beaucoup d'âmes s'y sont dispersées. Les Amérindiens des premiers temps se sont transformés en lianes de douleurs qui étranglent les arbres et ruissellent sur les falaises, tel le sang inapaisé de leur propre génocide. Les bateaux négriers des seconds temps ont ramené des nègres d'Afrique destinés aux esclavages des champs-de-cannes. Seulement, ils ont vendu aux planteurs-békés, nullement des hommes, mais de lentes processions de chairs défaites, maquillées d'huile et de vinaigre. Elles ont semblé non pas émerger de l'abîme mais relever à jamais de l'abîme lui-même. Les colons sont les seuls à mouvoir les masses charnelles de ce magma (baptiser, assassiner, libérer, construire, s'enrichir), mais ils ressemblent mieux à des fermentations qu'à des personnes vivantes ; et leurs yeux régénant les actes d'esclavage n'ont sans doute plus de ces jeux de paupières qu'autorisent l'innocence, la pudeur, la pitié.